

PASSAGES D'ÉCRIVAINS ROMANTIQUES A BREST

Quelles furent les impressions, à Brest, d'écrivains n'appartenant pas à la Basse-Bretagne ? voilà ce que s'est demandé le Brestois temporaire que j'ai été. Aujourd'hui j'ai choisi les plus connus : le malouin Chateaubriand, le parisien Michelet, le normand Flaubert. Je n'apporterai rien d'inédit sur ces trois voyageurs. Mais il ne sera pas inutile de comparer les impressions de trois générations romantiques.

I. — Quand le jeune François de Chateaubriand vint à Brest préparer l'examen de garde-marine, la ville, malgré son éloignement de la capitale, était connue en France comme la principale place forte dans les guerres contre les Anglais et la grande base pour la flotte française qui avait coopéré avec les Américains insurgés. Dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* il décrira avec brio le retour de la flotte française.

Ce que nous retrouvons d'abord dans le chapitre qu'il y a consacré à son séjour à Brest, c'est l'homme de la mer et du voyage. On reconnaît le Malouin, le compatriote de Jacques Cartier, de Duguay-Trouin, du voyageur Maupertuis, de Surcouf.

Fidèlement attaché à la mer, qu'il appellera sa « vieille maîtresse », il rêve, à la vue du goulet, à cet outre-Atlantique qu'il verra seulement en 1791 — et bien rapidement, — et dont il sera le poète plus que l'historien :

« Après ce cap avancé, il n'y avait plus rien qu'un océan sans bornes et des mondes inconnus ; mon imagination se jouait dans ces espaces ».

Cette phrase semble se dilater à l'infini... L'imagination de l'adolescent se jouait d'autant plus volontiers qu'il était le fils d'un corsaire, d'un armateur, qui, lui, avait fait la traversée de l'Atlantique.

Se destinant à la marine royale, le jeune François se plaisait à rencontrer chez les officiers de marine des hommes qui revenaient de missions aux quatre coins du monde. Il apercevait l'illustre navigateur La Pérouse. La nuit venue, il rêvait de combats ou de découvertes de terres inconnues.

« Découvrir des terres inconnues », telle fut l'espérance avouée — et combien déçue ! — de ce jeune Malouin qui, avec une inconsciente témérité, rêva de découvrir les sources du Mississipi et — par voie de terre — le passage du Nord-Ouest. Rien que cela !

Logeant rue de Siam (déjà ce nom donnait des ailes à l'imagination !), il respirait dans cette ville tendue vers l'Amérique du Nord un parfum d'exotisme transocéanique que peuvent y sentir même ceux qui ne sont ni marins, ni brestois, ni malouins.

D'autre part, assis sur le quai de Recouvrance, il se plaisait à contempler le mouvement incessant du premier port de guerre français. A trente ans de distance, il fait de cette activité une description qu'aucun peintre n'a égalée :

« ...je regardais les mouvements de la foule : constructeurs, matelots, militaires, douaniers, forçats, passaient et repassaient devant moi. Des voyageurs débarquaient et s'embarquaient, des pilotes commandaient la manœuvre, des charpentiers équarissaient des pièces de bois, des cordiers filaient des câbles, des mousses allumaient des feux sous des chaudières d'où sortaient une épaisse fumée et la saine odeur du goudron, etc. »

Mais ce garçon de quatorze ans est déjà un rêveur, hésitant sur sa vocation, insatisfait des réalités de la vie. Il remonte le (sic) Penfeld jusqu'à l'endroit où le port n'était plus visible. Il se couche au bord de l'eau et plonge dans la rêverie. Dans combien d'autres lieux plus tard, tout en étant un homme d'action, ne se perdra-t-il pas dans des songes ! La Sylphide animera bon nombre d'entre eux.

En tant que breton, Chateaubriand restera marqué par Combourg et par Saint-Malo : « c'est dans les bois de Combourg que je suis devenu ce que je suis ». Mais il gardera le souvenir de ces quelques mois brestois. Je m'étonne que personne n'ait choisi comme sujet d'étude le mécanisme de la mémoire chez l'auteur d'un des plus copieux Mémoires du XIX^e siècle. Quand j'ai réuni les *Pages bretonnes* de Chateaubriand, j'ai constaté que tout provoquait en lui des souvenirs de Bretagne, surtout de la région de Combourg : les forêts d'Amérique, les collèges anglais, la Grande Chartreuse, Berlin, Prague, Rome, Venise, etc. Et, en plus des souvenirs couchés par écrit, il y a ceux qui sont passés sans laisser de trace et ceux qui n'ont pas dépassé le seuil du subconscient. Or, en 1833, il revoit Venise ; la ville des doges est alors province autrichienne. Il va visiter l'énorme arsenal, et il note qu'à part quelques galériens, qui lui ont rappelé les

forçats de Brest, toute vie en a disparu. Lisez ce passage des *Mémoires* : consciemment ou non, il n'est pas douteux que le vieux Chateaubriand a comparé ce désert à la vie grouillante du port de Brest.

II. — Michelet avait dépassé la trentaine et était déjà un historien connu quand, pour son *Histoire de France*, il se mit à tracer le *Tableau de la France* qu'il publiera en 1833. Il voulait connaître *de visu* au moins une partie de la France. Il partit en août 1831. Il passa trois jours en Normandie ; puis de Pontorson à Nantes, via Brest, il parcourut la Bretagne en douze jours, à grandes enjambées.

Certaines pages de son tableau de Bretagne sont citées dans les anthologies. Elles offrent des qualités de style éclatantes. Mais quelle est leur exactitude ? Elle a été contestée par mes étudiants de Rennes, par le breton Auguste Dupouy, par le géographe breton Camille Vallaux que je rencontrai à Brest vers 1940.

D'abord tout n'est pas de Michelet. Pour la pointe Saint-Mathieu, où il n'a pas mis les pieds, il pille — avec grand talent — Cambry.

Et surtout sa partialité est évidente. Il est dominé par ses nerfs, ses préférences, ses aversions. Dès le départ, les conditions sont défavorables à une observation objective. Au Havre, il se sépare de sa fille, de santé délicate ; son cœur se serre, et cet incroyant retrouve spontanément la parole biblique *tristis usque ad mortem* *. Pour arriver en Bretagne il traverse la fertile et verdoyante Normandie. Enfin ce libéral part convaincu que tous les Bretons sont des Chouans et des naufrageurs. Plus tard seulement, il rectifiera : « ces populations sont au fond républicaines ».

Par suite, rien en Bretagne ne lui plaira. La nature bretonne, le paysage breton sont partout laids, tristes, sinistres. Et puis à cette époque il n'aime pas la mer (il l'aimera, quand il ira à Pornic et sur la Riviera génoise) ; à Saint-Malo il écrit que « la mer est anglaise d'inclination » : nouvelle raison de la haïr. Il arrive à Brest le 15 août, il en repartira pour Quimper le 17.

Voici sa première impression :

« Belle rade, port étroit, on y étouffe, moins de vie que je n'aurais cru, eau douce dans le port, symbole de notre insuffisance maritime, destruction lente de nos vaisseaux. Brest, comme nos autres ports, me fait l'effet d'un tour de force,

* Mes citations sont empruntées au journal que Michelet tenait au cours de son voyage et que Dupouy a publié en 1947.

d'un effort prodigieux pour un petit résultat, mille canons, fort, bagne, etc. Certes on n'approchera pas. Mais qui en sortira ? C'est là la question — j'étouffe dans ce port, ces masses vont se heurter — amphithéâtre trop serré pour être imposant ».

On remarquera la répétition d'*étouffer*, et un mot cher à Michelet : *symbole*. Je renvoie à l'édition de Dupouy et à son commentaire, et ne m'attarderai pas à signaler les partis-pris de Michelet, sa manie de généraliser et de tirer de tout fait un symbole. Mais, si l'on se rappelle certains épisodes brestois de la deuxième guerre mondiale, l'interrogation *qui en sortira ?* fait sourire.

III. — Que d'écrivains prirent, dès les dernières années de la Restauration, le chemin de la Bretagne ! De leurs courts séjours en Bretagne gallo Balzac et Hugo ont tiré l'idée, l'un des *Chouans*, l'autre de *Quatre-vingt-treize*. La célébrité de Chateaubriand encore vivant était un attrait supplémentaire ; une halte à Saint-Malo près d'un tombeau vide, un pèlerinage à Combourg devinrent une sorte de rite.

Brest est visité par Mérimée, inspecteur des Monuments historiques, et par Hugo qui vient relancer Juliette Drouet. Mais le témoignage le plus intéressant est celui d'un jeune voyageur, parfaitement inconnu, qui s'appelait Gustave Flaubert.

Avec son ami Maxime Du Camp il voyagea en Bretagne de mai à juillet 1847. On a publié son carnet de notes, et la rédaction définitive parut en 1886, après la mort de Flaubert, sous le titre *Par les champs et par les grèves*. Sous ma direction, Mme Le Herpeux a fait de ce voyage une étude approfondie, qui a été publiée en 1940 dans le tome XLVII des *Annales de Bretagne*.

Nous connaissons par Flaubert leur mode de voyage. Ils se mettaient en route dès l'aube. Ils faisaient de longues marches à pied, mais ils prenaient parfois un véhicule, surtout quand Mme Flaubert mère les eut rejoints. Leur tenue : des souliers forts, un bâton de maquignon, des guêtres de cuir, un sac en peau de phoque fixé sur le dos, fait penser au tableau de Courbet : *Bonjour, M. Courbet*.

Cela dura trois mois. Quelle différence avec la course de Michelet et de son élève Chéruef ! Ainsi les deux voyageurs ont pu se faire une idée précise de la Bretagne. Dussé-je paraître un attardé, encore aujourd'hui je recommanderais de visiter cette province si diverse et si attrayante soit à pied, soit avec un véhicule à deux roues.

Mais les notations de Flaubert ne sont pas toujours neuves et personnelles. Comme l'a montré Mme Le Herpeux, il s'est documenté — ainsi que l'avait fait Michelet — avant de partir et avant de rédiger. Quelquefois, comme les *Mémoires d'Outre-Tombe*, cela sent l'huile, la documentation livresque. Sans doute, avant de faire du tourisme, il est utile de connaître le passé historique et les usages d'une province ; Flaubert a lu avec profit Cambry, Fréminville, Mérimée, Pitre Chevalier. Mais il reprend à son compte des poncifs, en particulier celui de Chateaubriand et de Michelet sur la « triste Bretagne ». Il qualifie souvent la campagne bretonne de triste ; les Bretons sont tristes. « Il faut assister à ce qu'on appelle ses fêtes pour se convaincre du caractère sombre de ce peuple ». Michelet ayant écrit : « Là, la nature expire », Flaubert note : « La nature est absente, proscrite ».

Mais, parmi les voyageurs en Bretagne, le jeune Flaubert se distingue par un antibourgeoisisme, qu'il conservera jusqu'à sa mort. Il appartient à une famille bourgeoise, pendant son voyage il est bien content de retrouver dans quelques auberges un confort bourgeois, en 1871 il réagira aux événements en bourgeois. Mais il est bien romantique par son hostilité contre l'esprit bourgeois.

Or, par réaction contre les préjugés de classe, les romantiques s'intéressaient aux hors-la-loi : bandits et courtisanes. Qu'on se rappelle le *Corsaire* de Byron, *Hernani*, *Marion Delorme*... Comme Baudelaire plus tard, Flaubert se plaît à scandaliser le bourgeois.

Quels lieux décrit-il à Brest ? Le bagne et les maisons closes. Le bagne de Brest était le plus célèbre de France. Grâce à un ami qui était ingénieur général, je l'ai visité, et j'ai gardé un souvenir admiratif de ce majestueux bâtiment du XVIII^e siècle. Michelet ne l'avait pas négligé, et il avait conversé avec le pseudo-comte de Sainte-Hélène. Flaubert et Du Camp s'y sont attardés, ils ont vu l'hôpital du bagne, le dentiste bagnard, le jardinier bagnard qui était nègre et qui avait des succès féminins.

Ils se sont rendus rue Keravel, où se pressaient les maisons pour soldats, pour garde-chiourme, pour forçats. Flaubert fait une description sinistre de leur aspect, la nuit ; il visite une maison pour civils. Et il termine par un éloge lyrique de la prostitution antique et médiévale, s'imaginant naïvement qu'elle était bien plus belle que la prostitution contemporaine.

Quand il eut achevé la rédaction de son livre, les *Mémoires d'Outre-Tombe* n'avaient pas encore paru. La ressemblance est donc fortuite entre la phrase de Chateaubriand que nous avons citée et ce passage de *Par les champs* qui a été inspiré à Flaubert par le phare de Brest :

« Ici se termine l'ancien monde... Derrière vous est toute l'Europe, toute l'Asie ; devant vous c'est la mer et toute la mer... la vague Amérique, peut-être des îles sans nom... le Japon aux toits de porcelaine, etc. »

Dans ces lignes on reconnaît le goût de l'auteur de *Salammbô* pour l'exotisme.

Ces trois écrivains ont rédigé à l'époque romantique leurs pages sur Brest. Ils ont rejeté le style classique ; chacun d'eux s'est forgé un style original, réaliste, coloré. Tous les trois s'intéressent à l'histoire, genre que tant de Romantiques ont pratiqué. Il est remarquable qu'aucun d'eux n'ait décrit la belle ordonnance des bâtiments du XVIII^e siècle et l'élégance classique de l'église Saint-Louis, hélas ! anéantie en 1944 ; la mode était au gothique. Tous les trois accoient à la Bretagne l'épithète *triste*.

La condition sociale de nos trois voyageurs est diverse. Le chevalier de Chateaubriand appartient à la noblesse militaire et maritime, Michelet à la petite bourgeoisie, Flaubert à une famille aisée au sein de laquelle il puise des sentiments violemment anti-bourgeois.

Tandis que le malouin Chateaubriand et le rouennais Flaubert éprouvent devant la mer et son au-delà une sorte de fascination, Michelet à l'époque de son voyage la considère comme une puissance hostile. Chateaubriand songe à faire carrière dans la marine de guerre, par goût de la mer et des voyages, et aussi pour utiliser le crédit d'un oncle, chef d'escadre ; mais ce projet ne dure pas, car le jeune François n'aimait pas servir et obéir à autrui.

Dans la première moitié du XIX^e siècle, Cambry, Pitre Chevalier, et d'autres ont fait connaître au public le Finistère et la région brestoïse. Mais seul le style assure aux œuvres littéraires l'immortalité : les pages de Chateaubriand et de Michelet ont fixé de façon inoubliable l'image de Brest et de sa côte.

Raymond LEBÈGUE
Membre de l'Institut